

Dehors pour toujours

DORIS FEMMINIS

Cet hiver-là, avec l'excuse qu'Annalisa entrat en première primaire, l'oncle Giacomo, qui n'avait pas d'enfants, proposa d'emmener les petites chez lui, sa femme serait contente de les avoir près d'elle, elles faisaient partie de la famille et lui, il sentait le besoin d'aider.

La même proposition en juin, Carmela l'aurait refusée, parce qu'elle, cette gamine, elle l'adorait et la voulait toujours près d'elle; dès qu'elle s'éloignait, elle allait la rattraper, la serrait dans les bras en la regardant dans ses yeux noisette, perdus et retrouvés, qui étaient sa consolation dans ce déploiement hostile de reproches et de dégoût. Il n'y a que toi qui m'aimes, lui disait-elle.

Furieux envers celle qui avait abdiqué et se prélassait maintenant sous la couette, Franco accepta l'offre et déclara que cela ferait du bien aux filles qu'une femme prenne soin d'elles. Même la grand-maman, désormais trop fatiguée pour remplacer Carmela quand elle tombait, trouva que c'était une bonne idée.

Les frères ne s'y opposèrent pas. Se rengorgeant à la pensée de leur autonomie hivernale et entraînés par la puissance des hormones, ils dirent seulement qu'ils les voulaient le dimanche pour les repas, et c'est ainsi que Giulia et Annalisa changèrent de maison et de famille.

Giacomo Fanetti avait été instituteur dans un village d'une vallée adjacente. Il en était revenu avec une épouse et une valise, après une longue dépression qui l'avait contraint à quitter l'enseignement, et travaillait maintenant sur les chantiers comme aide-contremâitre. Le soir et une grande partie du samedi, il donnait des leçons de rattrapage aux enfants de Giusello. Sa femme, tante Antonia, n'avait pas eu d'enfants et se rendait à l'église à tout bout de champ, comme un chien battu.

Giulia secoua la tête quand on lui annonça qu'elles iraient chez eux, mais Franco, qui se préparait à l'hiver de Carmela, glissa quelques vêtements dans un sac en plastique et, une fille à chaque main, les accompagna chez l'oncle Giacomo.

Il appuya sur la sonnette, Antonia vint ouvrir et, à leur vue, elle hurla «Giacomo, Giacomo, les filles sont là», pour ensuite disparaître sans un mot de plus.

L'oncle prit le sac et répondit De rien, de rien à Franco qui le remerciait, On est de la famille, et referma la porte.

Le moment du souper n'allait pas tarder. L'oncle leur dit de ranger leurs affaires dans la petite chambre qu'ils avaient préparée, une chambrette vide et froide qui sentait le mois, le genre de chambre où il ne vit pas d'enfants. Annalisa se colla contre Giulia.

Giulia essayait de ne pas penser à ses frères qui se poursuivaient dans les escaliers et se reprochaient leurs faiblesses.

Elles mangèrent en silence, fascinées par les commentaires de la tante qui marmonnait dans sa barbe des phrases sans queue ni tête où se côtoyaient parenté, enfants et insultes.

Quand à midi elles sortaient de l'école, Giulia prenait Annalisa par la main et regardait sa maison où elle ne pouvait pas retourner. Un jour elle l'avait fait: elle s'était plantée dans la cuisine et avait annoncé Nous, on reste ici, mais leur papa les avait raccompagnées un peu pénaud et avait grommelé qu'elles devaient obéir et que l'oncle l'aurait mal pris si elles se montraient ingrates.

Après quelques semaines, elles s'étaient habituées au bafouillage solitaire de la tante qui préparait le goûter. L'oncle rentrait à six heures et les faisait asseoir dans son bureau, l'une à côté de l'autre devant le pupitre, face au mur. Pendant qu'elles faisaient leurs exercices et révisaient les tables de multiplication, il posait ses mains sur le cou de l'une puis de l'autre, dans une lumière orange, d'abord l'une puis l'autre, et 6 fois 9, et 3 fois 4, une litanie de chiffres qui se terminait par un «Bien» et, pendant que Giulia continuait à déclamer des multiplications tournée face au mur, l'oncle appelait Annalisa et la récompensait en la serrant contre sa chemise à carreaux et son odeur de vieux, à califourchon sur son érection, dans le dos de sa sœur, lui caressant l'échine, tandis qu'on entendait la tante crier depuis la cuisine Giacomo, Giacomo, qu'est-ce que tu fais?

Giulia entendait son halètement et le bruissement des pantalons, les grincements du fauteuil, le silence d'Annalisa et les casseroles de la tante dans la cuisine, Giacomo?

Quand Annalisa revenait s'asseoir, Giulia la fixait dans les yeux et aurait voulu lui dire quelque chose, mais elle ne savait plus rien.

Samedi, d'autres enfants du village venaient et, quand c'était des garçons, l'oncle fermait la porte et la tante ne l'appelait pas.

Ainsi l'hiver prit fin et Carmela refit surface. À l'approche d'avril elle dit aux filles de revenir à la maison, au moins pour le dîner, pour soulager un peu Antonia de ce fardeau. Giulia profita d'un rare moment seule avec sa maman pour lui confier que l'oncle faisait des choses bizarres. Carmela répondit N'y pense pas maintenant, va à l'école, et quelques jours plus tard elle annonça aux filles qu'elles pouvaient rentrer.

L'automne suivant, Marco, Saverio et même Sebastiano étaient partis en apprentissage. Giulia avait commencé l'école secondaire et rentrait avec les jumeaux après cinq heures. Franco préparait un pique-nique et restait au chantier, Annalisa mangeait chez la grand-maman.

Extrait du roman «*Fuori per sempre*» de Doris Femminis, traduit de l'italien par Festa Molliqaj.

bio

DORIS FEMMINIS est née en 1972, dans une petite localité, Caverio, perchée dans les montagnes tessinoises de Vallemaggia. Infirmière psychiatrique de profession, elle nourrit également une passion pour les chèvres, ce qui l'amène à s'occuper d'un troupeau pendant plusieurs années, à côté de son activité professionnelle. Jusqu'au jour où elle quitte le monde campagnard pour s'installer dans la ville de Genève, où elle connaît l'amour, le féminisme et la psychiatrie plus avancée. Doris Femminis est mère et continue à exercer le métier d'infirmière, tout en s'adonnant à l'écriture qu'elle pratique dans les quelques moments libres qui lui restent. Pour son deuxième roman, *Fuori per sempre*, elle a reçu un prix de littérature suisse en 2020.

FESTA MOLLIQAJ a étudié les lettres en italien, philosophie et linguistique à l'université de Lausanne, pour poursuivre avec un master – entre Lausanne et la Sapienza de Rome – comprenant notamment une spécialisation en traduction littéraire. Outre l'enseignement, elle s'investit dans la traduction littéraire, à travers divers stages (*Viceversa Littérature, L'Orma editore*) et formations qui l'amènent à publier ses traductions de poèmes au sein de la revue littéraire *NUNC*. À côté de l'italien, elle accorde une place importante à la langue albanaise et à ses auteurs contemporains qu'elle traduit, étant elle-même d'origine albanaise. Pour la traduction de ce chapitre de *Fuori per sempre*, qu'elle évoque dans un texte à lire sur notre site, elle a bénéficié du mentorat de Christian Viredaz. **FMQ**

biblio

Fuori per sempre

Prix de littérature suisse 2020, Ed. Marcos y Marcos, 2019.

Chiara cantante e altre capraie

Pentagora, 2016

